Samuel Guicheteau, *La Révolution des ouvriers
nantais. Mutation économique, identité sociale et
dynamique révolutionnaire (1740-1815)*

Guy Lemarchand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/10671>

DOI : 10.4000/ahrf.10671

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 203-206

ISBN : 978-2-200-92559-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Guy Lemarchand, « Samuel Guicheteau, *La Révolution des ouvriers nantais. Mutation économique, identité sociale et dynamique révolutionnaire (1740-1815)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 357 | juillet-septembre 2009, mis en ligne le 09 décembre 2009, consulté le 24 avril 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10671> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.10671>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Samuel Guicheteau, *La Révolution des ouvriers nantais. Mutation économique, identité sociale et dynamique révolutionnaire (1740-1815)*

Guy Lemarchand

RÉFÉRENCE

Samuel Guicheteau, *La Révolution des ouvriers nantais. Mutation économique, identité sociale et dynamique révolutionnaire (1740-1815)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, 370 p., ISBN : 978-2-7555-0700-5, 19 €

- 1 Outre son rôle dans le grand commerce colonial et international qui la situe au troisième rang des ports français, Nantes à la fin du XVIII^e siècle est également une grande cité où l'industrie s'est fortement développée et donc où les travailleurs de l'artisanat et de la manufacture sont nombreux. Étudié anciennement pour l'époque de la fin de l'Ancien Régime et de la Révolution par divers chercheurs, d'E. Cornaert (1940, 1968) à H. Burstin (2005) en passant par D. Guérin (1946) et la thèse célèbre d'A. Soboul (1958), dont les travaux mettent en scène surtout Paris, le monde ouvrier demeure difficile à saisir, le terme même d'ouvrier paraissant inadapté à la période. La sans-culotterie fait parler davantage les maîtres, voire les marchands détaillants, que les salariés et on mesure mal la politisation des foules urbaines et la participation des ouvriers à la Révolution, particulièrement en province. Sont-ils des instruments passifs de la bourgeoisie jacobine ou ont-ils leurs propres motivations et leur propre attitude dans les événements révolutionnaires ?
- 2 En exploitant des sources classiques comme les délibérations municipales, les archives de la Chambre de commerce ou celles des corporations, mais également comme le remarque A. Croix dans sa préface, des documents de qualité rare tel que le registre des

livrets remis aux ouvriers en 1803 ou les procès-verbaux de police de la ville, Samuel Guicheteau a tenté de répondre à la question, tout en observant que les sources se prêtent mal à l'analyse sociale car le plus souvent les individus sont qualifiés par leur profession sans distinguer les maîtres des compagnons. Il a choisi une période longue qui lui permet d'appréhender le jeu subtil des continuités et ruptures.

- 3 Depuis 1760 Nantes devient un centre important de fabrications cotonnières avec 500 métiers à tisser vers 1789, la matière première arrivant par le port. L'indienne s'y est ajoutée, fournissant 75 000 pièces par an et occupant plus de 2 000 ouvriers. Moins développées sont la toilerie de lin et le lainage, dont une partie est installée aussi dans le plat pays environnant. La confection et la bonneterie, notables, assurent un débouché aux tissus locaux. Il faut aussi mentionner ce qu'on trouve habituellement dans les grandes villes : la menuiserie et la tannerie, et, avec la proximité de la mer, la construction navale. Comme dans beaucoup d'autres régions industrielles, la Révolution avec la guerre a provoqué une chute des activités, mais à partir du Directoire s'opère une reprise, même dans le textile, avant la crise finale de l'Empire.
- 4 Comme l'avait relevé J. Nicolas sur le plan national (2002), il y a à Nantes au XVIII^e siècle une montée des conflits du travail et c'en est bien fini de la vision paisible qu'avaient les historiens au XX^e siècle de la question des rapports sociaux. Samuel Guicheteau décrit les « cabales permanentes » selon les employeurs et les administrateurs, faites d'indiscipline et de tendance à la violence, et qui sont menées dans certains métiers comme les portefaix pour la reconnaissance de la qualification et du monopole d'emploi et pour l'augmentation du salaire. Avec l'accroissement du trafic du port, les débardeurs soutenus par l'organisation d'un compagnonnage, mais aussi les charpentiers des chantiers navals et les tisserands, voire les imprimeurs d'indiennes, recourent aux méthodes connues ailleurs : la coalition, l'interdit des patrons trop exigeants, parfois l'institution d'une caisse de secours mutuel. En face de la volonté des maîtres et négociants stimulés par une conjoncture à la hausse d'augmenter le rendement du travail les compagnonnages se multiplient et deviennent plus actifs. Cependant ils demeurent divisés en obédiences et métiers rivaux. En même temps les règlements corporatifs sont de moins en moins respectés, aussi bien par les maîtres que par les compagnons. Les luttes sociales sont d'autant plus vigoureuses que la majorité des ouvriers est assez enracinée : sur 3 594 cas en 1803, 1 887 sont nés en Loire-Inférieure, 620 viennent de deux départements voisins et beaucoup se marient sur place. Enfin la capitation de même que les inventaires après décès confirment la pauvreté et la précarité pour lesquels le chômage, l'accident et la maladie restent des catastrophes tragiques, en dépit du fait qu'une petite amélioration du niveau de vie se distingue (mobilier, vêtement).
- 5 En face de la Révolution certains travailleurs ont opté pour l'opposition entraînée par des raisons religieuses plutôt que politiques, dans cette ville où le clergé réfractaire est nombreux. Mais la majorité a participé à l'élan révolutionnaire aux côtés des autres catégories populaires urbaines, constituant une sans-culotterie patriote. On les retrouve dans les émeutes de 1789 à 1791, dans le bataillon des volontaires de juillet 1792 dont ils forment les deux tiers, dans les recrues de mars 1793. Hostiles à la garde nationale dans ses débuts où elle est une force de l'ordre bourgeois, ils y entrent après Varennes, avec l'élargissement du corps électoral décidé par la ville, puis lors du sursaut contre l'étranger et le royalisme à l'été 1793. De même, ils sont dans les sociétés

populaires et dans la compagnie d'armée révolutionnaire. Enfin, ils donnent volontiers à leurs enfants un des prénoms mis en faveur par la Révolution.

- 6 Quelques traits forts et originaux se dégagent au long du livre. Il y a d'abord le processus d'industrialisation commencé à la fin de l'Ancien Régime et qui continue sous la Révolution et l'Empire. Au long des quatre-vingts ans considérés coexistent dans le même métier l'atelier artisanal dominé par le négoce commanditaire et la manufacture concentrée. Même dans le secteur dynamique de la cotonnade le petit établissement reste la règle : en 1809, 190 ateliers n'emploient que 150 compagnons. Pourtant l'outillage moderne est de plus en plus utilisé : les jennies sont déjà 70 en 1790, 300 en 1806 et il y a 14 mules-jennies à la même date. Le rouleau à imprimer les toiles apparaît dès 1784.
- 7 En même temps se forge peu à peu une identité ouvrière que l'auteur décrit très précisément. Elle est constituée de la fierté du savoir professionnel, manifesté par le souci de la reconnaissance par l'employeur de la qualification d'où résulte une hiérarchisation dans le personnel des manufactures, avec malgré tout encore une prépondérance des manouvriers. Ainsi est justifiée la réclamation d'un salaire décent. L'exhibition des outils et le port de la canne dans les manifestations en sont un autre signe. L'autonomie est également hautement revendiquée : être maître de son temps de travail et de son existence quotidienne, cesser l'activité à sa guise, aller converser au cabaret, s'absenter autant qu'on veut. Une telle instabilité gêne l'industrialisation et les règlements qu'inventent les manufacturiers n'y peuvent presque rien d'autant que l'ouvrier se déplace éventuellement de ville en ville. Le niveau du salaire est une préoccupation plus importante qu'on ne l'avait cru, mais elle ne conduit pas automatiquement à la formation d'une conscience sociale claire. La solidarité professionnelle est réelle, mais se trouve en même temps l'hostilité brutale contre ceux qui sont extérieurs au métier régulier.
- 8 Qu'a été l'an II dans cette ville où règne une municipalité sans-culotte d'octobre 1793 à décembre 1794, menacée par les Vendéens, et Carrier s'est-il appuyé sur les couches populaires en flattant un courant hébertiste comme l'ont soutenu l'historien local C. Mellinet écrivant sous la Monarchie de Juillet et la thèse d'Y. Guen en 1972 ? S'il marque la pointe jusqu'à Louis-Philippe du processus de politisation des travailleurs, le moment de la dictature montagnarde n'a pas été une idylle tranquille entre les autorités révolutionnaires locales et les ouvriers. Même si le pain devient rare, le Maximum avec la réduction à une seule qualité décidée par la municipalité et l'impôt exceptionnel levé sur les riches en décembre satisfont l'égalitarisme spontané des seconds, d'autant que la taxation des salaires est appliquée avec souplesse. Toutefois, en contradiction avec la volonté d'autonomie ouvrière, les nécessités de la défense nationale conduisent le pouvoir à s'opposer à l'établissement d'organisations patriotiques qui rappellent les compagnonnages et dans les entreprises réquisitionnées il se dresse contre la liberté des individus au travail. Le souci jacobin d'unité qui restreint les pénalités pour accaparement et place des négociants dans la municipalité n'est pas fait pour calmer le mécontentement, qui pour autant ne dérive pas vers l'hébertisme. Néanmoins, Samuel Guicheteau montre que pendant l'an II et après apparaît dans ces milieux à travers les papiers de justice une familiarité avec la politique révélée par des propos se référant à l'actualité, en même temps qu'après 1800 reparaît la traditionnelle cabale permanente.

- 9 Ces notations n'épuisent pas la richesse de l'ouvrage. Seul point où il semble nécessaire d'aller plus loin : l'aspect démographique. Sans doute les sources ne permettent pas d'évaluer la population ouvrière de Nantes, mais ne pourrait-on pas tirer quelques éléments des registres de capitation sur base paroissiale que l'auteur a utilisés sur le plan social ? De plus il aurait été bon de rappeler la croissance du peuplement de la ville pendant le XVIII^e siècle (59 000 habitants en 1780), croissance qui doit comporter une bonne part d'ouvriers. Par ailleurs, on s'interrogera sur la reprise par Samuel Guicheteau de la critique de la conception de Soboul de la sans-culotterie par S. Kaplan et H. Burstin. S'il est vrai que Soboul a sous-estimé les tensions dans l'artisanat, forme encore dominante du travail industriel, l'atelier familial où le maître travaille et vit aux côtés des compagnons et de l'apprenti, n'est-il pas un facteur essentiel expliquant les limites de la solidarité ouvrière. L'horizon de beaucoup de travailleurs ne dépasse pas le métier et le logis du maître avec lequel la quotidienneté favorise la création d'un lien presque d'amitié ou de parenté suivant les individus et suivant la taille de cet atelier.
- 10 Le livre montre donc concrètement que la conscience de classe n'est pas une donnée *sui generis*, apparaissant toute constituée comme l'Immaculée Conception, mais a une histoire avec une formation lente et irrégulière et un devenir dépendant de variables diverses. Ce n'est pas le moindre de ses mérites.